Formation Apertura-Arcanes

du 22 janvier 2025

Malaises dans la civilisation et désir de la horde

Thierry Vincent

Trump, le grand hypnotiseur

Trump est clairement un sociopathe, cochant toutes les caractéristiques de ce type de personnage : prétentieux, arrogant, menteur, hâbleur, quasi inculte (il confond l'Autriche et l'Australie, s'imaginant que l'on peut injecter de l'eau de Javel dans les veines pour se débarrasser du Covid...), continuellement en position délinquante avec les femmes et l'argent, il a cependant réussi à être élu pour la seconde fois président d'une des plus fortes puissances de la planète.

Il fait partie de ces individus que presque personne n'accepterait de supporter longtemps dans son voisinage, parce qu'il chercherait querelle à tout le monde, tout en ayant sans cesse à faire avec la police et la justice, ce qui est d'ailleurs concrètement le cas de Trump.

Cela signifie clairement que son mépris pour la contrainte qu'exerce la loi en général, son autosatisfaction vaniteuse, la façon ordurière dont il traite ses adversaires (« Hilary, la crapule », « Jo, le menteur » « Kamala, la déficiente mentale », etc.) et la désinvolture avec laquelle il s'est occupé auparavant des affaires de l'État, n'en ont pas fait du tout un repoussoir populaire, mais bien plutôt une attraction.

Bien entendu, face à son triomphe, les journalistes et les commentateurs de tous bords ont tous avancé quantité d'explications sur ce succès : des explications politiques, des explications sociologiques, économiques, des considérations sur la psychologie des électeurs de Trump et leur sentiment de déclassement, etc. À tel point qu'il semble inutile d'en rajouter.

Pourtant, par-delà toutes ces explications, une question de fond demeure : pourquoi élire un individu qui affiche sans complexe son mépris profond pour autrui et pour les institutions ? Pourquoi porter au pouvoir un personnage dont la brutalité et la fatuité sont aussi évidentes que son absence de scrupules ? Pourquoi être dupe de l'évidence de ses mensonges et de sa vantardise ? Force est donc de constater qu'on peut avoir goûté à la démocratie dont un des

principes même est d'opposer la loi à la toute-puissance du tyran, sans pour autant avoir envie de continuer à défendre ce principe.

Et ici, il nous faut donc admettre un point, négligé par moult commentateurs : le fait que Trump est un très grand hypnotiseur.

Dans un texte paru en 1921 « Psychologie des foules et analyse du moi », Freud s'interroge sur la façon dont s'agrège une quantité importante d'individus, au point que leur ensemble finisse par faire unité : la foule (« *Mass* » en allemand). Quelle est la nature du ciment qui tient ensemble des individus différents du fait de leur histoire, leur origine sociale, la variété de leur habitat ou de leurs croyances, et dont la subite désagrégation conduit à la panique ?

C'est l'hypnose, explique Freud, une hypnose collective qui tient ensemble chacun des individus qui composent cette foule au point que chacun des individus dans une foule en est réduit à n'être plus qu'une seule cellule d'un organisme pluricellulaire : la foule, elle-même.

Dans la foule, l'individu n'existe plus en tant que tel, il perd toute « soif de vérité » et se berce d'illusions qu'il partage avec autrui. Il se débarrasse de sa conscience morale, met en veille ses pulsions agressives au moins envers ceux avec lesquels il fait foule. Dans ce contexte, il s'identifie à ceux qui sont autour de lui et, fait essentiel, met le meneur, l'hypnotiseur, à la place de son idéal personnel, de son idéal du moi et projette son désir de toute-puissance sur un autre. Pour qu'une telle relation se produise, cependant, il faut que l'hypnotiseur lui-même entretienne une identification étroite avec la figure illusoire d'un père tout puissant qui, lui, ne fait aucune distinction particulière entre ses sujets, tout en leur donnant l'illusion que si ceux-ci lui vouent une confiance absolue, il saura les protéger de tous les périls qui les guettent, finissant même par faire d'eux ses égaux. Ce personnage se donne toujours pour un être sévère, intransigeant, omniscient, n'accordant sa protection qu'à ceux qui lui sont soumis et n'hésitant pas à désigner à la vindicte de ses assujettis ceux qui refusent de lui faire allégeance. Dans ces conditions, l'hypnotiseur devient celui à qui l'on prête des pouvoirs magiques, hors du commun, parvenant à suspendre la conscience morale de ses sujets, à les débarrasser de leurs inhibitions morales et à les faire communier dans sa foi à son égard, faisant un temps de lui, le maître de leurs pulsions et de leurs pensées.

Ce pouvoir de fascination de l'hypnotiseur va bien au-delà de sa « foule », de son cercle de fans énamourés. On l'a particulièrement vu dans la campagne électorale de Trump. Ce dernier a fasciné jusqu'à ses détracteurs et, soyons honnêtes, jusqu'à l'auteur de ces lignes qui prend ici du temps pour essayer de démonter le phénomène. Les médias, y compris celles qui lui étaient franchement opposées, ne cessaient de commenter ses frasques, ses élucubrations, l'ineptie de

ses saillies et de ses insultes, accordant ainsi à la médiocrité de ses propos une place que l'on n'aurait jamais concédée à n'importe quel bonimenteur de foire un peu habile. On a cherché du deuxième degré, là où il n'y en avait pas, prêtant ainsi au personnage qui ne cesse de se vanter de la grandeur de son QI, une intelligence suprême qu'il est difficile de lui accorder à l'audition de sa grossièreté et de la pauvreté idéique de ses commentaires.

La première conclusion à tirer de cette affaire, si l'on en doutait, c'est la puissance sociale de l'hypnose, la puissance de l'influence, y compris auprès de gens qui prétendent « qu'on ne la leur fait pas ». L'hypnose que l'on croit chasser par la porte s'empresse de revenir par la fenêtre. L'hypnose, tout le monde est sans cesse sous son influence, et ceux qui se prétendent non suggestibles sont ceux qui sont déjà hypnotisés et qui l'ignorent, à moins que ce soit eux les hypnotiseurs ! À ce titre, les réseaux sociaux habilement menés sont de puissants amplificateurs hypnotiques.

La deuxième conclusion découle de l'idée de Freud que dans une foule, le meneur est mis en position d'idéal du moi de tous ses admirateurs.

Bien entendu, les électeurs de Trump ne constituent pas vraiment une foule homogène. Au-delà d'un cercle plus ou moins large de militants, de soutiens et de fans absolus, il y a d'autres électeurs qui votent pour un parti quel que soit son candidat parce qu'ils estiment que ce parti incarne des valeurs à qui ils s'identifient, d'autres qui votent pour un candidat parce qu'ils refusent d'abord de voter pour l'autre, et d'autres enfin, indécis, qui ne savent pas, ou ne s'intéressent pas, mais font cependant l'effort de voter sous pression de leur entourage sans conviction aucune.

Dans tous les cas cependant, les votants pour Trump, quelles qu'en soient leurs raisons, n'ont pas considéré que sa personnalité, ses déboires devant la justice, ses affaires plus que douteuses, que ce soit sur le plan financier ou dans ses liens avec les autres et les femmes en particulier, étaient de nature à infléchir leur décision. Bien au contraire, et sans doute pour une grande partie d'entre eux, il apparaît que les frasques et tribulations du personnage, son côté « disruptif », ont plutôt favorisé son retour au pouvoir, ce qui ne laisse pas d'interroger sur le type d'idéal du moi que ses électeurs ont placé sur sa personne.

Ce n'est évidemment pas la première fois qu'un sociopathe ou un malade caractérisé arrive au pouvoir par des voies légales et non à la suite d'un coup d'État. Hitler a été élu par le peuple allemand, et plus récemment Bolsonaro au Brésil ou Milei en Argentine, qui avaient d'ailleurs Trump comme modèle, ont eux aussi été élus légalement. Ce qui ne signifie pas pour autant, que chaque élection voit systématiquement arriver au pouvoir des personnalités pathologiques

de son acabit, preuve qu'on peut être un ardent militant de telle ou telle personne sans placer son idéal du moi à la hauteur d'un Trump.

Cependant le succès remporté par ce dernier lors de la récente élection, un succès plus important qu'il y a huit ans, invite à réfléchir sur ce qui s'est produit aux États-Unis, un pays dans lequel, quels que soient ses défauts, l'état de droit reste un principe de gouvernement, alors que Trump a déjà fait savoir qu'il désirait de façon plus ou moins directe s'y attaquer. Trump en effet, comme tous les sociopathes, ne reconnaît aucun droit qui viendrait entraver ce qu'il estime être son autorité et son leadership, révoquant les hommes à la tête des institutions gouvernementales quand ceux-ci ne lui font pas une stricte allégeance, gouvernant au gré de ses fantaisies, de ses caprices et de ses rancunes, s'offrant toutes les libertés possibles, tout en attaquant systématiquement tout ce qui le remet en cause. La justice, cible préférentielle de ce type d'individu, est toujours considérée par eux de la même façon : elle est inique si elle n'est pas entièrement à leur service.

Il ne fait donc pas mystère de devenir le chef d'une horde à qui il est simplement exigé, dans le but de profits plus ou moins conséquents, de rester sans cesse son obligé et de renforcer sempiternellement le narcissisme de son ego. De façon plus que caricaturale, ses discours illustrent toujours le génie et la vérité de ses décisions, face à tous ceux qui pourraient y faire objection, qu'il entend combattre et rabaisser avec la plus grande énergie, étalant ainsi un manichéisme psychique digne d'un enfant de trois ans.

Ainsi Trump a suscité un engouement sidérant auprès d'une grande partie du peuple américain et bien au-delà des frontières des USA, suscitant une envie sans précédent de s'affranchir de la loi (surnommée bureaucratie), d'éliminer toute altérité en multipliant les boucs émissaires : non blancs, migrants étrangers au sens large, militants écologistes, LGBT, d'étouffer toute modération ou discussion alternative relativisant ses propos (apanage selon lui, de prétendues élites à la pensée soi-disant « woke »), de revendiquer des territoires qui ne lui appartiennent pas et, d'une façon plus globale, de prôner le retour à un Far West idéalisé où chacun serait un conquérant, libre d'entreprendre et de se défendre par soi-même, sans avoir grand-chose à attendre de l'État, conçu avant tout comme entrave... Pour les Trump et autres Elon Musk, la liberté dont ils se réclament n'est rien d'autre que l'exercice du droit du plus fort.

À terme, Trump fait le pari qu'on pourra demain envoyer valdinguer par-dessus bord tout ce que la civilisation et même la sociabilité la plus élémentaire réclament comme domestication

des pulsions sadiques et qu'il est nécessaire de s'en prendre à l'autre en tant qu'il est justement l'autre et non le semblable. Il est évident que tout cela aura des conséquences.

Néanmoins, si nul n'est obligé d'élire des tyrans qui ne font aucun mystère de l'être (un reproche qu'on ne peut faire à Trump), il est nécessaire de mieux comprendre, par-delà les interprétations de tous poils, la raison profonde pour laquelle le monde est plein de tyrans et de tyrans en puissance, et pourquoi l'on constate actuellement une tentation analogue à celle d'élire un Trump, chez nombre de nos concitoyens et ce, dans la plupart des pays démocratiques.

Car qu'est-ce en effet qu'une société démocratique ? C'est une société de gouvernement par la raison dont l'axe central est la création d'un état de droit. Un état de droit qui tend à promettre et à promouvoir de fait une équité de chacun, hommes et femmes devant la loi. Il s'agit sans doute là d'une gageure, pour ne pas dire un quasi-impossible.

Car ce n'est pas la raison seule qui commande les affaires humaines. Nos décisions ne sont pas très souvent dictées par la rationalité, mais plus sûrement par notre histoire personnelle, celle de nos ambitions, de nos renoncements et de nos rancunes et parfois encore plus franchement par notre névrose, quand ce n'est pas notre psychose. Le fait que nous nous réunissions dans des assemblées pour prendre en commun des décisions ne garantit nullement la rationalité de celles-ci, puisque, nous l'avons vu, l'hypnose, le travail d'influence en général y rodent dans les allées, et qu'au fond comme le rappelle le proverbe : « charité bien ordonnée commence par soi-même ».

En réalité, les États démocratiques instituent de fait une « société d'orphelins ». Orphelins de père assurément, obligés de composer après s'être affranchis d'un père tyrannique et tout puissant, avec le gouvernement des fils et des filles, et forcés pour régler leurs affaires, de s'entendre à minima, de prendre des décisions en commun et de veiller à ce que l'équité instaurée par la loi soit le plus possible respectée. Une tâche psychique d'ampleur puisqu'elle se fait aux dépens de notre monde pulsionnel que nous sommes contraints de brider, au prix de satisfactions partielles et souvent inabouties, de jouissances aussi rares qu'éphémères, d'avancées tièdes et de résultats parfois médiocres. Le compromis est un exercice difficile. Il y a bien sûr dans nos sociétés des individus obligés de renoncer plus que d'autres, contraints plus que d'autres, mais dans l'ensemble l'*homo democraticus* est celui qui accepte beaucoup de renoncement pour obtenir un certain degré de protection et de satisfaction de ses besoins élémentaires, voire de ses désirs, tout en aspirant à mieux.

« Aspirer à mieux » socialement n'entraîne à vrai dire chacun que dans deux directions : celle d'une société plus juste, plus égalitaire, entraînant de facto plus de contraintes (parce que plus

de lois, plus de règles, et plus de bureaucratie pour contrôler ces règles) et celle d'une société plus libre, voire « libérée », libertarienne selon le mot à la mode, à entendre comme une société dans laquelle les contraintes sont minorées et, en conséquence, les entraves pulsionnelles relâchées. Et tout gouvernement, quel qu'il soit, représente un dosage de ces deux tendances.

Le problème, c'est que ces sociétés d'orphelins sont condamnées sans cesse à faire avec la nostalgie d'un père et maître fort, d'un chef, d'un homme providentiel qui saurait conduire son peuple, le mener, le guider, le protéger dans l'affrontement de tous les obstacles rencontrés sur la route et dont chacun devrait sentir en lui, par identification, une parcelle vibrante de sa force et de son pouvoir : c'est la tentation de l'appel au père.

Eh bien, les USA ont succombé à cette nostalgie mal nommée « usure démocratique » : l'appel au père tout puissant dont Trump s'est habillé de toutes les illusions et qu'il a su par ses saillies et les caisses de résonance hypnomédiatiques faire adopter par une majorité de ses concitoyens. Mais toute nostalgie est un leurre : l'appel puissant d'un passé enfui reste une illusion dans l'embellissement du souvenir qu'il provoque. Et ici cette illusion du retour du père dans toute sa plénitude n'est rien d'autre que la promotion d'un sociopathe.

Car pour le dire vulgairement : là où l'on attendait le retour triomphant de celui qui détient le phallus, la magie de la force et de la puissance, on finit par avoir la trique. C'est-à-dire la tyrannie dans sa forme commune, la toute-puissance du pouvoir discrétionnaire du numéro un, ses caprices en guise de loi, l'arbitraire de ses décisions, et surtout la peur qu'il inspire (si ce n'est la terreur), avec en guise de liberté une soumission accentuée, un asservissement des femmes à la tâche d'objet sexuel (« on les tient par la chatte »), et une élimination plus ou moins systématique de tous ceux qui sont perçus comme non conformes, c'est-à-dire à la fin, tout le monde.

Force est cependant de constater qu'il y en a à qui ça semble convenir, soit par ce qu'ils parviennent à en tirer de substantiels profits, soit parce que ça colmate leur angoisse quotidienne (« il y en a enfin un qui sait où aller et quoi faire »), soit encore parce que ça aiguise le retour de leurs pulsions sadiques.

Autrement, il nous faudrait accepter cette condition inéluctable d'orphelin non dupe d'un père mythique qui accepte pour sa part une certaine angoisse, un degré certain d'insatisfaction. C'est loin d'être donné à tout le monde et c'est la raison pour laquelle la démocratie est un luxe qui s'adresse à des sujets dont les besoins élémentaires doivent être suffisamment assurés. C'est un luxe qui ne s'exporte pas, qui s'acquiert péniblement par une suite d'avancées et de reculs, mais

qui constitue sans doute le seul progrès psychique autorisé à l'être humain. Mais c'est aussi un luxe vite perdu, vite saccagé, tant l'appel au père qui se résout toujours par une réponse par la trique est puissant. C'est enfin un luxe insatisfaisant, puisque basé sur beaucoup de renoncement avec l'espoir vacillant que ce renoncement volontaire soit sensiblement différent d'une servitude volontaire.